

Tes gants de conduite sont au premier plan de ce portrait que j'ai pris de toi, posé sur la console du salon. Des gants en cuir noir avec des trous pour évacuer la transpiration. Le haut de ton front est coupé par la photo, je suis la seule à voir le bandeau élastique de tes lunettes de conduite, rendues inutiles par le pare-brise du roadster, mais que tu portes par coquetterie. Le style du conducteur sportif vintage, c'est celui que tu rêves d'avoir.

C'est peut-être celui de ton grand-père anglais, chapeauté, cravaté et ganté par tous les temps, que tu cherches à reproduire. Celui du dandy de bonne famille que tu aimerais être, celui du jeune homme distingué, séparé du commun des mortels. Alliée au sport, à la vitesse, une élégance toute britannique.

Tes yeux rêveurs, visibles derrière les deux mains gantées, filent vers le ciel, cherchent à s'échapper de la photo. Qu'ils soient flous ou rêveurs, c'est toujours une fuite,

n'est-ce pas ? Jamais totalement ici, jamais totalement ailleurs... Sachant que c'est moi qui tiens l'appareil photo, que peuvent vouloir dire ce flou, cette fuite, cet ailleurs ? Je ne t'ai pas posé la question. Mais, comme à chacun de tes anniversaires, sans répit, je me la pose.

I

LA FIN DU MONDE



L'échographiste énumère les organes d'une voix monocorde. À raison d'un quart d'heure par examen, je dois être sa vingt-cinquième patiente de la journée. Il soupire de lassitude, mais doit rester concentré pour mesurer les dimensions de la nuque, du crâne et du tibia de ce petit être vers lequel je concentre seule mes pensées. Je me persuade que c'est trop tôt et qu'il peut encore me quitter, comme tous ceux avant lui qui n'ont pas voulu faire leur nid.

– Je crois que je vois quelque chose... vous voulez connaître le sexe ?

Nous nous sommes accordés avec Marc-Aurèle. Il n'y a pas de pression de son côté, même s'il est l'aîné, son frère et sa sœur ont chacun un enfant, la lignée est assurée. Moi, je suis la première de ma génération. Après quatre années de mariage, le silence se fait lourd devant mes yeux perlés en fin de repas, tandis que d'autres ventres s'arrondissent chez mes amies et mes belles-sœurs. Les questions sont

rare mais les regards insistants. J'ai envie de protéger cette vie naissante de l'inquisition familiale, j'ai envie que cette période ne soit qu'à nous. Ensemble, nous avons décidé de rester ignorants pour mieux contrer les questions, ne pas être sommés ou même tentés d'y répondre. Nous nous bornerons, en temps et en heure, aux informations nécessaires.

Malgré cet accord exprimé de part et d'autre, j'ai un instant de flottement, l'envie de tout savoir de ce haricot barbotant sous mon ventre plat. Je laisse planer les secondes avant de souffler, presque à contrecœur, non merci.

Dans ce cabinet de radiologie du centre-ville de Boulogne, la clientèle est composée en grande partie de pieuses mères de famille opposées à toute forme d'intervention sur le cours de la nature. Je perçois que je suis cataloguée parmi elles, aussi nettement que si le médecin l'avait mentionné sur le compte-rendu qu'il me tend.

– Tout va bien. Il faudra juste surveiller la clarté nucale à la prochaine échographie, aucune urgence. Vous avez un bébé en pleine forme.

Une onde de paix me submerge, peut-être vais-je enfin m'extraire de cette chape, de cette obsession, de ces nuits passées derrière l'écran à recenser les recettes de bonne femme pour tomber enceinte à coup sûr, la bonne position, le bon moment, les pieds au mur, tous ces modes d'emploi qui ont fait rire, soupirer puis râler Marc'O ces trois dernières années. Jusqu'à preuve du contraire, je suis heureuse. Je sors du cabinet la poitrine gonflée d'une joie que je ne peux garder pour moi. Le soleil de fin d'été apparaît

en reflets aveuglants sur le trottoir mouillé par l'averse qui vient de s'arrêter.

Je sors mon téléphone, celui que Marc'O m'a passé lorsqu'il en a changé, moi qui freinais des quatre fers pour en avoir. Je contemple le petit combiné qui va nous relier dans un instant, je le bénis pour cette insistance qui va me permettre de partager avec lui ce moment unique.

**L**a sonnerie résonne dans le vide, bascule sur le répondeur où la voix de Marc'O m'accueille, douce mais pressée, impersonnelle mais souriante, et la tonalité arrivant un peu trop vite après la dernière syllabe, comme si quelqu'un l'avait coupé à ce moment-là. Ce message en appelle un autre, j'ouvre la bouche comme si j'émergeais d'une plongée dans un autre monde, je m'apprête à prononcer un son, un mot, une phrase qui ne veut pas se former. Non, décidément je n'ai pas envie de laisser un message un jour comme aujourd'hui, j'ai envie de me souvenir plus tard d'une conversation, surtout, je veux entendre sa réaction, jouir de son étonnement, de sa joie en direct, ne pas rater ce moment où il va recevoir mes paroles et y répondre. Si seulement je pouvais également voir son visage, ses yeux se plisser, ses lèvres s'ouvrir sur ses dents joyeuses, voir sa fossette au menton se creuser, sa voix s'attendrir à l'évocation de notre premier bébé, non, je ne laisse pas de message.

Il me rappelle aussitôt. Dans cette sonnerie urgente, je sens toute la frustration d'avoir raté l'appel, la hâte d'apprendre les dernières nouvelles de cette grossesse qui le panique, qui le rend plus pessimiste que jamais. En bon médecin, il imagine le pire, pour lui c'est avant tout un examen et non une première rencontre, à laquelle il a préféré ne pas venir. Je me suis rangée à ses arguments, la peur d'une malformation, la nécessité de laisser ouvert son cabinet, je comprends qu'entre les mots il ne veut pas s'attacher à un petit être qui ne s'accrochera peut-être pas, mais c'est comme s'il ne me tenait pas la main pour passer un gué périlleux. Je ne lui en fais pas reproche. Au moment où je déclenche la conversation, je savoure à l'avance notre échange, je choisis mes mots. Notre bébé va bien, c'est un début de grossesse normal, tout ce qu'il y a de plus banal.

Son oreille ne m'entend pas, c'est un choc, une porte fermée, une claque qui me renvoie à ma condition de jeune femelle pleine d'espoir, à ma condition de nullipare d'il y a dix ans, quand j'avais eu un retard de règles et qu'il venait de commencer sa spécialisation, encore quatre ans de précarité estudiantine, et ce faible retard que je commençais doucement à ne pas considérer comme une catastrophe l'avait plongé dans un profond abattement, assis sur le sol de son studio presque vide, la tête cognant contre le mur, pas un enfant, non, pas un enfant maintenant.

Pas de décision drastique à prendre, l'embryon s'était éliminé seul dans la semaine qui avait suivi. Deux étudiants sommés de tout arrêter pour élever un enfant, pouvais-je

comprendre que cela le paniquait ? Mes années d'éducation traditionnelle et la pression de ma famille pratiquante m'avaient convaincue qu'un couple ne pouvait se réaliser qu'en donnant naissance à des enfants, nombreux si possible. Lui aussi rêvait d'une grande maison remplie de rires et de portes joyeusement claquées au vent. Mais contrairement à moi, c'était un fantasme. Contrairement à moi, il avait un emprunt étudiant à rembourser et des parents modestes. Moi, cet enfant, je l'aurais accueilli, peut-être même en arrêtant mes études pour quoi ? Pour rester au foyer ?

Combien de mots réussissent à lui parvenir avant qu'il me coupe ? Juste sa voix qui m'interrompt, mais tu n'es pas au courant, tu n'as pas vu, pas entendu ce qu'il s'est passé, les avions écrasés dans Manhattan ? C'est catastrophique, des milliers de morts, Nicole n'a pas de nouvelles de sa fille là-bas, elle n'ose plus occuper la ligne, on est tous sous le choc, on regarde en boucle la télé, on rafraîchit la page web de l'AFP, on n'y croit pas. Pas de place pour un enfant, pas de place pour une bonne nouvelle, d'ailleurs qu'est-ce qu'une bonne nouvelle, est-ce une bonne nouvelle de mettre un enfant au monde ? Rentre à la maison, ne reste pas dehors, qui sait s'ils ne vont pas attaquer la France, on n'est pas si loin de la Défense, protège-toi, ma chérie, mets-toi à l'abri, je t'en prie.

La claque est la même qu'il y a dix ans. Je me suis réjouie trop vite, et toute seule.

Sur l'écran du téléviseur, je regarde la même séquence tourner en boucle. Quelle que soit la chaîne, le bandeau, la présentatrice ou le présentateur, il n'y a plus de grille de programmes, il n'y a plus d'émission hebdomadaire ou quotidienne, il n'y a plus que ça, un avion aux contours flous qui s'écrase dans une des tours du World Trade Center, puis un deuxième. Une tour qui s'effondre, puis une autre. Des silhouettes microscopiques qui se jettent dans le vide. Des corps qui s'élancent depuis les fenêtres du 89<sup>e</sup> étage. Des individus qui préfèrent être écrasés que brûlés. D'autres qui n'ont pas le temps de se poser la question. Des pompiers, des hommes cravatés, des femmes en colère, qui hurlent, tombent, raniment, prennent à partie les caméras. Il n'y a plus de commentaires, il n'y a plus de journalistes, juste des images plus ou moins nettes, toujours les mêmes, des micros tendus à des visages hagards au discours confus, des personnes qui pleurent, qui ont échappé

à la mort, ou qui attendent des nouvelles d'un proche travaillant dans l'une des deux tours. Il n'y a plus que le chaos et l'angoisse, la peine et l'incrédulité, et l'écran allumé, à l'approche de la nuit, qui devient la seule source de lumière de la pièce, éclairant mon corps rétracté sur le canapé. J'ai coupé le son, dans une tentative de mise à distance, mais je n'arrive plus à juguler la nausée qui me prend. Est-ce juste le symptôme de ma grossesse débutante ou le désespoir de devoir bientôt mettre au monde un enfant dans un univers qui n'a plus de sens, qui n'a plus d'autre loi que celle de la violence ?

Marc'O rentre sans un mot, à peine pose-t-il sa veste pour venir m'enlacer, me serrer dans ses bras, et j'enfonce ma figure dans son cou, son écharpe, ses vêtements, pour m'emplir de son odeur de fin de journée, mélange de désinfectant, de cigarettes et d'ambre, qui me raccroche à la vie. Il me dit, arrête ça, saisit la télécommande et nous plonge dans le noir.

Comme chaque soir, je me couche avant lui. Comme chaque soir, surtout depuis que je suis enceinte, le sommeil m'engourdit, tel un enfant après la piscine. Comme chaque soir, il s'abrutit de télévision avant de me rejoindre. Et soudain il m'étreint, secoué de sanglots. Nous ne dormons pas.

Les jours qui suivent, les nouvelles s'assombrissent, le bilan des morts s'alourdit, les discours se font plus martiaux. Le troisième avion parmi les quatre détournés par Al-Qaïda s'est écrasé sur le Pentagone, les attentats ont pleinement atteint leur but. L'Occident terrorisé assiste à la chute du grand frère américain, qui malgré ses excès, ses erreurs et ses injustices flagrantes, est toujours perçu comme l'ultime rempart contre le Mal. Marc'O sort d'une prostration pour se jeter dans une autre, lui qui a perdu sa mère il y a peu, douze ans de lutte acharnée après un premier cancer du sein, un deuxième quelques années plus tard, et en apothéose, le foie déchiqueté, des métastases partout et une dignité à faire pâlir matrones et belles-filles.

Une heure après sa mort, j'accours auprès de Marc'O, sombre, livide, effondré dans le fauteuil à son chevet. Il tient la main tiède et gonflée de sa mère. Il s'en veut de ne pas avoir compris que ça allait être si rapide, se reproche

les derniers week-ends avec notre groupe de passionnés de vieilles guimbardes. Il s'en veut d'avoir profité de la vie et de n'avoir pas su consacrer ses dernières semaines à celle qu'il ne verra plus jamais.

Les larmes n'ont pas coulé devant son père, aux petits soins pour sa femme diminuée, qu'il apostrophait d'insatisfactions permanentes. Son père, qui n'a pas eu le cœur de lui demander d'être plus présent, maintenant ne lui reproche plus rien. Officier de carrière buriné par des années aventureuses en Afrique, dans les déserts les plus arides et au contact des conflits les plus incertains, son père qu'il découvre si doux, si démuni soudain, lui fait prendre la mesure du désastre, sans un mot.

Les larmes de Marc-Aurèle coulent enfin, je m'assieds sur ses genoux pour les boire. Il s'autorise à pleurer, lui qui s'est barricadé pendant ces douze ans à chaque annonce d'un nouveau cancer, à chaque dégradation, repoussant la possibilité d'être gravement malade à 50 ans, de mourir à soixante. Rejetant l'hypothèse que sa mère suivrait sa grand-mère dans la tombe, à moins d'un an d'écart, comme dans un jeu de dominos. Refoulant l'idée qu'elle ne tiendrait jamais nos enfants sur ses genoux.

Les petits-enfants, ils ne sont que deux, bébés inconscients de l'apathie des adultes. Avec le frère de Marc'O et sa femme, nous nous retrouvons la semaine d'après, dans l'appartement de sa sœur et son mari. Leur bambin qui marche à peine, sa cousine à quatre pattes, font poindre des

sourires attendris sur les visages défaits. Je n'en veux plus à mes belles-sœurs de m'avoir devancée, d'avoir eu tant de facilité et d'évidence pour enfanter, pour programmer leur bébé juste après leur mariage, lui-même couronnant un diplôme. Pour une fois, le vide de mon ventre est devenu secondaire, il n'y a plus d'espoir, il n'y a plus que cette perte, de laquelle je me sens vaguement coupable, moi la grande bourgeoise débarquée dans la classe moyenne, je n'ai rien fait pour mériter ma place tandis que les parents de Marc'O ont lutté, économisé pour offrir à leurs enfants des réussites éclatantes, un médecin, un ingénieur et une avocate.

En embrassant les paupières de Marc'O, je prononce maladroitement, ce qui se passe, c'est que tu n'as plus ta maman, choisissant un mot enfantin qui le fait redevenir le petit garçon vulnérable qu'il ne s'autorise plus à être. Marc'O, au fond de son abattement, éclate de rire, amer autant qu'amusé par ma tendre inefficacité, alors toi, tu sais trouver les mots qui réconfortent !